

DANY GERBINET



LE BARON *CHEZ LES PSYS*

OÙ LES TRIBULATIONS D'UN ENERGUMÈNE
AU PAYS DES THÉRAPIES STRATÉGIQUES

Enrick  Éditions

DANY GERBINET

LE BARON CHEZ LES PSYS

Où les tribulations d'un énergumène
au pays des thérapies stratégiques

Edilivre, 2012 pour la première édition
© Enrick B. Éditions, 2017, Paris pour l'édition actuelle

ISBN : 978-2-35644-207-9

Conception couverture : Marie Dortier

Tous droits réservés

En application des articles L. 122-10. L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie. Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est interdite sans l'autorisation de l'éditeur.

Préface

Cher lecteur, il est plus sage que vous soyez prévenu : vous tenez entre vos mains un brillant roman épistémologique.

Il s'agit d'un genre assez rare et dans cette catégorie exigeante, c'est le seul à ma connaissance qui soit consacré à la thérapie brève et stratégique issue de l'Ecole de Palo Alto.

Ces deux points font d'ores et déjà du *Baron chez les psys* un ouvrage important.

Et il ne m'étonne guère qu'Enrick Barbillon, infatigable et exigeant dénicheur de textes fondateurs à propos du modèle élaboré par le Mental Research Institute soit instantanément tombé sous son charme.

Mais c'est en plus un roman poétique et remarquablement écrit que j'ai l'honneur de préfacer, moi qui fus l'étudiante émerveillée, la supervisée ébaubie, la lectrice admirative de Dany Gerbinet, formateur foisonnant, chercheur rigoureusement batesonien, et surtout immense praticien de ce modèle d'apaisement de la souffrance que nous cherchons tous les deux à diffuser en Europe.

Le roman épistémologique a cette caractéristique qu'il peut au moins être lu de deux façons différentes :

- Vous pourrez ainsi vous laisser porter par l'histoire personnelle, amicale, sentimentale, familiale, professionnelle et même spirituelle du Baron, en vous demandant par pure curiosité malsaine quels sont très exactement les éléments autobiographiques du récit (ce qui constituera une troisième façon de le lire). Les événements tour à tour drôles et déchirants auxquels ce personnage immensément attachant se trouve confronté ; les façons

parfois vaines, parfois stratégiques, dont il tente d'en apaiser la souffrance associée ; les rencontres, les ruptures, les conflits, tous les liens qui se construisent, se renforcent ou s'effilochent au fil des jours qui passent ; bref, l'originalité des histoires et l'écriture nerveuse et poétique qui les révèlent font d'ores et déjà de ce récit un grand livre. C'est sa vertu littéraire.

- Vous pourrez aussi, si vous êtes déjà sensibles aux prémisses de l'École de Palo Alto, le lire avec un regard stratégique et systémique et tenter de dénicher dans plus d'un recoin des aventures du Baron, des interventions thérapeutiques d'une finesse remarquable. Qu'il s'agisse du jeune garçon obèse et de sa maman nourricière, de la rencontre entre le Baron et le juge, de la magnifique histoire de Pierre, fils du Baron et de la puissante question qui lui est posée à son propos, pour ne citer que quelques-unes des situations complexes, toutes trouvent au fil des pages une résolution palo-altienne dans le fond et gerbiniennienne dans la forme. C'est à la fois un régal et un complexe : aurions-nous été aussi brillants à sa place, ne pouvons-nous nous empêcher de nous demander. La réponse honnête est sans doute négative et invite à travailler plus dur encore. C'est sa vertu pédagogique.

C'est donc un livre que vous offrirez sans mal aux amateurs de belle écriture, aux thérapeutes stratégiques en apprentissage aussi bien qu'aux experts et aussi, c'est sans doute le plus important, à toute personne que vous aimez et à qui vous voulez faire découvrir ce modèle magnifique.

Emmanuelle Piquet

Merci à...

Jean-Jacques Wittezaele,

à qui je dois la découverte de l'œuvre de Bateson et de la thérapie stratégique. Son aide élégante dans la résolution des problèmes que ce livre n'a pas manqué de me poser a été précieuse. Je pense en particulier à une tâche de réflexion m'ayant inspiré le personnage de l'Indien.

Emmanuelle Piquet,

pour son soutien inconditionnel, ses encouragements permanents, et ses critiques aussi positives qu'éhontément partisans ! Sans elle, ce livre n'aurait jamais existé.

Avertissement au lecteur

Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existés ne serait pas nécessairement fortuite, loin de là. La plupart des faits relatés dans ce livre, notamment les cas cliniques et les discours des « psys », sont authentiques. J'ai cependant pris toutes les précautions nécessaires au respect de l'anonymat et de la vie privée des patients, notamment en changeant leurs noms et certains éléments de contexte.

À Saïcha et Lucas

« Les deux sujets principaux qui me passionnent sont : “Qu’est-ce que la réalité ?” et “Qu’est-ce qui constitue un être humain authentique ?”. Au cours de vingt-sept années de publication de romans et de nouvelles, j’ai exploré inlassablement ces deux sujets, d’ailleurs étroitement liés. Je les considère comme fondamentaux. Que sommes-nous ? Qu’est-ce qui est autour de nous, que nous appelons le non-moi, le monde empirique ou phénoménal ?

Lorsque j’ai vendu ma première nouvelle en 1951, je n’avais pas la moindre idée du fait qu’on pouvait exploiter de tels concepts fondamentaux dans le domaine de la science-fiction. Je l’ai fait inconsciemment. Cette nouvelle parlait d’un chien qui croyait que les éboueurs qui passaient chaque vendredi matin volaient en fait la précieuse nourriture que la famille avait soigneusement entreposée dans un récipient en métal [...]. Bien entendu, le chien se trompe. [...] Mais l’extrapolation du chien est assez logique – étant donné les éléments dont il dispose. [...] Pour sûr, m’étais-je dit, le chien voit le monde d’une manière bien différente de la mienne, ou de n’importe quel être humain. Et puis je me suis dit qu’il se peut que chaque être humain vive dans un monde unique, un monde privé, un monde bien différent de ceux qu’habitent et perçoivent tous les autres êtres humains. Alors, me suis-je demandé, si la réalité varie d’une personne à l’autre, peut-on parler d’une réalité au singulier, ou ne faut-il pas plutôt parler de réalité au pluriel ? Et s’il existe des réalités plurielles, certaines sont-elles plus vraies (plus réelles) que d’autres ? Et qu’en est-il du monde d’un schizophrène ? Serait-il aussi réel que notre monde ? Peut-être ne faut-il pas dire que nous sommes en contact avec la réalité et lui non, mais, au contraire, que sa réalité est si différente de la nôtre qu’il ne peut nous l’ex-

pliquer, pas plus que nous ne pouvons lui expliquer la nôtre. Le problème alors c'est que si les mondes subjectifs sont vécus aussi différemment, la communication est interrompue... et c'est là que se situe la vraie maladie. »

Philip K. Dick,
extrait d'une conférence,
in *Si ce monde vous déplaît... et autres essais*,
éditions de l'Éclat, 2015, p. 186-187¹.

1. Texte publié avec l'aimable autorisation des éditions de l'Éclat.

La cabane de l'Indien

Il était arrivé au village il y a quelques années.

On l'avait surnommé l'Indien. À cause de son physique : teint mat, nez d'aigle, démarche élancée, et quelque chose de farouche dans le regard.

Lui-même entretenait la ressemblance. Il portait longs ses cheveux d'un noir de jais, parfois ceints d'un bandana, voire d'un chapeau à larges bords, et s'habillait le plus souvent d'un jean, de bottes et de vieilles chemises en coton.

Comme si cela ne suffisait pas, il tirait à l'arc.

Le fait était déjà singulier, mais la manière l'était plus encore. On pouvait le voir dans la prairie qui jouxtait sa propriété. D'abord, il s'asseyait en lotus sur un tapis et déroulait un étui de cuir contenant de longues flèches de bambou. Il les disposait soigneusement devant lui, à côté de l'arc.

Il restait immobile un long moment, puis, comme obéissant à un mystérieux signal, se levait et s'inclinait profondément devant l'arc. Ensuite, il s'en saisissait avec détermination, y disposait une flèche, et le bandait. Pour ce faire, au lieu de le placer directement à hauteur d'épaule, il le levait d'abord à bras tendus au-dessus de la tête, puis l'abaissait lentement, de sorte que l'extension de l'arc se faisait pendant ce mouvement descendant, jusqu'à l'état de tension maximale, bras gauche tendu horizontalement. Le plus surprenant était qu'il restait ainsi, parfaitement immobile, pendant un temps invraisemblablement long. Enfin, le coup partait, mais l'Indien gardait la même position, la même immobilité. On eût dit que la flèche partait toute seule,

sans qu'il s'en aperçoive. Il expirait alors très lentement, baisait lentement les bras, saluait la cible en s'inclinant, et le rituel recommençait, jusqu'à ce que, n'ayant plus de flèche à décocher, il se retire vers l'arrière-plan².

Il semblait ne porter aucun intérêt à ce que la flèche atteigne ou non la cible.

On jasait dans les chaumières. D'autant plus qu'il vivait seul et ne recherchait pas la compagnie. Certes, il était poli avec tout le monde et ne nuisait à personne. Mais son mode de vie intriguait. Il ne se montrait guère, passant le plus clair de son temps dans les forêts avoisinantes. On l'apercevait souvent au bord de l'eau : marchant le long de la rivière, assis, contemplatif, au bord du vaste étang qui s'étirait au fond de son terrain, en lisière, ou encore sur le lac tout proche, dans une petite barque de pêche.

Le seul événement notable fut sa participation à une vente de parcelles de bois. Il acheta une coupe dont aucun exploitant forestier sensé n'aurait voulu : située sur un terrain rocheux, en pente, à l'écart des chemins de débardage, elle ne contenait aucune essence de valeur, colonisée qu'elle était par des bouleaux, quelques aulnes et autres feuillus. Elle dévalait abruptement vers la rivière dont les crues inondaient périodiquement l'unique sentier d'accès.

Il y construisit une cabane.

Retrouvailles

Le Mal Aymé était un bistrot fréquenté par des artistes, généralement méconnus, des intellectuels et des marginaux de tout poil. Charles et le Baron s'y étaient retrouvés, après s'être perdus de vue pendant des années. Ils avaient été à l'université ensemble. Le Baron en fac de lettres et Charles en psycho. Aussi peu assidus aux cours l'un que l'autre. Mais leurs chemins avaient assez vite divergé.

C'est au Mal Aymé que le Baron avait reçu son surnom, pour des raisons incertaines, peut-être liées à ses manières aristocra-

2. Ce passage fait référence au livre *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc* d'Eugen Herrigel.

tiques et à son langage riche en licences poétiques qui contrastaient tant avec sa mise qu'avec l'état de sa bourse. À cette époque, il était fasciné par le mythe de l'artiste maudit : il vouait un culte aux génies incompris de leur vivant, dont l'œuvre flamboyant lui semblait être le fruit d'une vie vouée aux dérèglements des sens. Il cherchait alors dans les paradis artificiels une illumination, une sorte d'état de grâce qui lui eût permis de s'exprimer en un verbe sublime et définitif. Tout cela se soldait par quelques poèmes fatigués sur la bière et les femmes et par une inévitable, et combien pénible, gueule de bois.

Sa carrière universitaire s'arrêta là, tandis que Charles, plus modéré, poursuivit. En cette soirée de retrouvailles, ils avaient beaucoup à se raconter.

Le Baron avait mené une vie agitée pendant plusieurs années. Il s'était lancé dans une sorte de quête spirituelle, qui avait d'autant moins de chance d'aboutir qu'il ne savait pas très bien lui-même ce qu'il cherchait : le sens de la vie, la connaissance de soi, le développement personnel, ce genre de choses.

Il avait fait quelques expériences psychédéliques. Elles ne lui avaient apporté aucune réponse définitive, mais lui avaient appris qu'on pouvait sans trop de conséquences faire des allers-retours entre la folie et la normalité, pour autant que ces concepts aient un sens. Il ignorait alors être loin d'en avoir fini avec eux. Le génie, la folie et la sagesse lui paraissaient plus ou moins liés. Il s'intéressait alors à Castaneda, Alan Watts, Krishnamurti, aux philosophies orientales, et surtout au bouddhisme zen... mais n'en avait qu'une compréhension superficielle.

Quelques voyages lointains, et le retour au pays où il s'était senti de plus en plus étranger. Pendant un moment, il avait délaissé ses épisodiques tentatives littéraires pour s'adonner à la peinture.

En attendant un improbable Éveil, il avait vécu de petits boulots. Il s'en allait dès qu'il en avait assez d'être traité comme un sous-fifre, lui dont le génie n'allait pas tarder à éclater à la face du monde.

De son côté, Charles avait obtenu son titre de psychologue clinicien et, dans la foulée, s'était lancé dans un projet de recherche sur la communication thérapeutique. Il avait décroché une bourse

et avait effectué un séjour de trois ans au sein de l'Interaction Research Institute de Palo Alto, en Californie³.

L'IRI avait été fondé par un petit groupe de chercheurs déterminés à appliquer au champ de la psychothérapie les découvertes de Grégoire Bodson, un chercheur de haut vol, ayant opéré, selon Charles, une véritable révolution conceptuelle.

Leurs travaux avaient abouti à la création d'une méthode particulière, en rupture complète avec les approches traditionnelles. Ils affirmaient qu'elle permettait de résoudre la plupart des problèmes psychologiques en moins de dix séances. Gens pragmatiques, ils baptisèrent leur méthode « thérapie brève ». Les compétences de Charles avaient été appréciées et il s'était vu confier le titre de représentant officiel de l'école de Palo Alto pour l'Europe francophone. À son retour, il avait créé l'Institut Grégoire Bodson de Liège, qui ne tarda pas à être plus connu par ses initiales, IGB⁴.

Mais créer un institut et lui conférer une renommée internationale ne se faisait pas en un jour et, pour des raisons alimentaires, Charles avait d'abord pris un emploi de psychologue dans un foyer pour enfants placés. Il avait pénétré avec intérêt les arcanes de la protection judiciaire de la jeunesse.

Il s'était approprié la pensée systémique des chercheurs de Palo Alto et l'avait utilisée pour démêler les enjeux complexes de ce champ où des problèmes sociaux tels que la délinquance et la maltraitance entraînaient à la fois l'intervention de la justice et celle des professionnels de la relation d'aide.

Comme il l'expliquait au Baron ce soir-là, les délinquants ou les familles « maltraitantes » ne demandaient généralement pas spontanément l'aide d'un psychologue. Il s'agissait d'une décision de justice. Les « bénéficiaires » se trouvaient ainsi dans la situation paradoxale d'être obligés de recevoir une aide et le psychologue dans la posture délicate d'apporter une aide à des personnes qui n'avaient souvent rien demandé... alors que le magistrat, et par-devers lui, la société, attendaient des résultats.

3. Le lecteur féru d'approche systémique reconnaîtra sans peine la référence au Mental Research Institute de Palo Alto (Californie).

4. À nouveau, le lecteur averti identifiera l'Institut Gregory Bateson de Liège et Paris.

Charles voyait dans ce système un risque de glissement du rôle du psychologue. Selon lui, la mission du psy était de répondre à une demande d'aide émanant d'une personne en souffrance. Mais que son intervention soit mandatée par un juge constituait un manquement aux principes de la démocratie. Selon Charles, un psychologue dont la tâche consistait à faire respecter la loi devenait de fait un agent de contrôle social, un policier qui s'ignorait. Thèse qu'il avait défendue vigoureusement, tout en proposant une alternative issue de la méthode « thérapie brève », dans un ouvrage magistral sur la question. Il l'avait intitulé *Aide ou contrôle social*⁵ ?

Le Baron retrouvait en Charles l'homme de conviction qu'il avait toujours été. Et il était impressionné par son parcours. Ironie du sort, alors qu'il s'était toujours perçu comme un écrivain, il ne pouvait que constater, avec un brin d'amertume, que c'était Charles, et non lui, qui publiait.

Le récit de Charles le confirma dans l'idée qu'il avait fait fausse route.

Leurs retrouvailles fortuites les avaient tout naturellement amenés à faire le bilan de leurs dernières années. Le Baron en éprouvait une sensation quelque peu cuisante : la comparaison ne jouait pas en sa faveur. Ses grands idéaux ne l'avaient conduit qu'à des impasses.

Et maintenant les temps avaient changé. C'en était fini des grands rêves pacifistes, de l'attrait de l'Orient et de la musique californienne. Le réveil avait été douloureux. Les choses étaient retournées à l'ordre ancien, et le dieu Argent régnait de nouveau en maître sur le cœur des hommes.

Depuis quelque temps, le Baron ressentait la nécessité de changer de vie.

Ce soir-là, il la ressentit avec plus d'acuité encore.

5. Le véritable titre de l'ouvrage auquel il est ici fait référence est *Aide ou contrôle : l'intervention thérapeutique sous contrainte*, de J.-J. Wittezaele et Claude Seron, éd de Boeck, 1991.

Où le Baron découvre une cabane

Quelques semaines plus tard, il partit faire une balade en forêt. Il laissa sa voiture sur une hauteur à l'orée de la forêt, chaussa ses bottes, enfila une bonne vieille veste de cuir, et descendit vers la vallée. Sam, chien de berger yougoslave, l'accompagnait.

Comme il avait toujours trouvé ennuyeux de rester sur les chemins tout tracés, il dévala la colline plantée d'épicéas, se retenant de temps en temps à leur tronc, traversa un bois de feuillus, et arriva rapidement au bord de la rivière. Il en suivit la berge sur deux kilomètres environ. Là, la vallée s'élargissait et un îlot de rochers, accessible d'un bond, l'invita à s'étendre et à profiter de la vue. Il se roula une cigarette et laissa ses pensées entrer dans la farandole des remous éclaboussés de soleil.

Il songeait à sa vie, il rêvait à Sophie...

Il l'avait rencontrée, comme d'autres, au cours d'une nuit d'ivresse. Mais cette fois, c'était différent. Il s'était passé quelque chose. Quelque chose d'indéfinissable...

Au lieu de se réveiller dans les affres de la gueule de bois, tenaillé par l'envie de fuir au plus vite, poursuivi par l'angoisse et la culpabilité, il avait pris un petit déjeuner charmant. Il la revoyait dans son pyjama de satin blanc servir le café fumant, souriante, tranquille, sereine...

Ils n'avaient pas parlé et le Baron avait trouvé mystérieux que deux êtres se connaissant à peine puissent ainsi communier sans recourir aux mots. Il l'avait embrassée et était parti sans même lui demander son numéro de téléphone.

Il y avait bien pensé, mais il lui aurait paru sacrilège de rompre un aussi beau silence...

Les mots « ratent » toujours les choses, songeait-il, assis sur son rocher, ils ne sont que des rapports sur elles, fatalement incomplets, et non les choses elles-mêmes. Et il est des silences plus éloquentes que des paroles, des silences qui rapprochent.

N'empêche, avoir son numéro de téléphone eut été plus pratique. Heureusement, il avait retenu l'adresse. Elle, en revanche, n'avait aucune de ses coordonnées. En conséquence, le choix d'ac-

tualiser le potentiel de cette situation ou de le laisser retourner au néant lui était revenu.

Assis au bord de la rivière, il se rappelait avoir lutté durant deux semaines, mais n'aurait pu dire contre quoi. Contre l'envie de la revoir ? C'était stupide, cela lui était enfin apparu clair comme l'eau de la rivière dansant sous ses yeux...

Non, ce qui générait la lutte était la peur. Mais que craignait-il au juste ? Il avait peur du changement. Car s'il revoyait Sophie, cela changerait sa vie, cela, il en était sûr.

En quoi elle serait différente, il n'aurait pu le dire, mais il savait que s'il frappait à cette porte, elle s'ouvrirait... et se refermerait sur lui. Il devrait sans doute renoncer à pas mal de choses.

Aux autres femmes, pour commencer. À une forme de liberté aussi. Ce qui n'était pas rien. Mais, au fond, il était libre de choisir, ce qui était l'essence de la liberté.

Et quel usage en faisait-il actuellement ? Il passait ses nuits à boire et à courir la gueuse... Manifestement, ce n'était pas là un projet de vie à proposer à une femme. Et puis, depuis quelque temps, la fête devenait triste...

Il se souvint des retrouvailles avec Charles, et de l'envie de commencer à construire sa vie de façon... plus adaptée, qui l'avait alors étreint.

Il s'était remis à marcher, ses pensées suivaient le rythme de ses pas. Il avait bien envie d'y retourner. Se demandait comment il serait accueilli. Pour la première fois de sa vie, il se rendit compte qu'il n'avait rien à offrir à une femme, à part lui-même. Et il n'était pas certain que cela suffise.

Il était sans emploi, désargenté, vivait dans un appartement d'étudiant, et sa voiture ne roulait plus que par habitude. Sophie travaillait – il avait oublié ce qu'elle faisait au juste – et elle lui avait confié sa décision de reprendre la psycho à la fin de l'été. Il pourrait peut-être en faire autant...

Il en était là de ses réflexions quand il aperçut un pont de singe tendu au-dessus de la rivière. Cela le fit sourire... Il lui revint un air de Brassens : « Il suffit de passer le pont, et c'est de suite la tarentelle, il suffit de passer le pont, laisse-moi tenir ton jupon... »

Il le franchit, amusé comme un gamin, tandis que Sam traversait à la nage, luttant contre le courant qui l'éloignait. Sur l'autre

rive, le sentier suivit encore le cours de la rivière pendant quelques centaines de mètres, puis s'éleva pour contourner des rochers qui, leurs énormes pieds dans l'eau, dressaient leur corps minéral à flanc de colline. Puis le Baron s'aperçut qu'il continuait à monter, les premiers escarpements en masquant d'autres. Il s'enfonçait maintenant dans la forêt, laissant la rivière de plus en plus loin derrière lui. Il ne l'entendait plus. Quand il arriva sur le sommet de la colline, le bleu assombri du ciel se teintait de longues traînées rouges.

Il ignorait où il se trouvait.

Comme d'habitude, ses rêveries l'avaient entraîné trop loin... Un choix s'imposait à lui, encore. Soit il revenait sur ses pas, auquel cas il n'avait aucune chance d'arriver à sa voiture avant la nuit. Sans compter que la descente dans l'étroit sentier serpentant entre les rochers était, dans le noir, franchement dangereuse. Soit il coupait de nouveau à travers tout, en se fiant à son seul sens de l'orientation, ce qui représentait quand même un sérieux risque et nécessitait de se mouiller jusqu'à mi-cuisses pour traverser la rivière, plutôt impétueuse. Il ne pensait pas à une noyade, mais bien à la perspective d'être trempé jusqu'aux os, en cas de glissade dans le courant.

Il se décida quand même pour cette deuxième option et se mit à marcher rapidement. Un chemin prenait la direction présumée de la rivière, mais il lui était impossible de savoir où il menait réellement. Il lui fallait en tout cas descendre, mais les méandres du cours d'eau étaient tels qu'il était tout à fait possible de se tromper de vallée...

Or, après quelques minutes de marche, le chemin se mit à remonter. Le Baron le quitta pour descendre à travers une futaie de chênes et, quelques centaines de mètres plus loin, se retrouva dans un coupe-feu.

À ce moment-là, une nette odeur de fumée vient lui chatouiller les narines. Qui diable pouvait donc faire du feu à cette heure dans un endroit pareil ?

Il hésita de nouveau... Si quelqu'un faisait du feu, cela annonçait peut-être une habitation, la possibilité de se renseigner et de savoir où il était. Mais cette habitation était fatalement considérablement éloignée de sa voiture. Et il pouvait tout aussi bien s'agir de randonneurs adeptes du camping sauvage... ce qui signifiait

au contraire qu'il était bel et bien perdu en pleine nature. C'était même plus probable, car il s'agissait d'un feu de bois ; le Baron en avait allumé souvent et l'odeur âcre lui était familière.

La curiosité l'emporta. Se guidant à l'odorat, il se remit à marcher. Il se figea bientôt au détour d'une trouée.

Il venait d'apercevoir une cabane.

L'institutrice

Ginette était embêtée. C'était la première fois qu'elle envisageait un signalement.

La démarche ne lui plaisait pas. Elle avait l'impression d'être une délatrice. D'un autre côté, elle ne pouvait plus rester sans rien faire. Ce n'était plus supportable.

Ben pesait maintenant plus de 110 kilos. À 9 ans !

Ses résultats scolaires étaient désastreux, alors qu'il doublait son année. Les cours ne l'intéressaient pas. Il n'était jamais concentré. Soit il semblait perdu dans des pensées douloureuses, soit il faisait le pitre. Ou encore, il essayait de se rendre intéressant en racontant des histoires insensées.

Elle n'en pouvait plus de le voir dans ses joggings informes, sales, et ses baskets qu'il n'arrivait même plus à lacer. De le voir souffler comme un bœuf dans les escaliers, bousculé par les autres enfants. Ou seul dans son coin à la récréation, cloué sur un banc comme au pilori, exposé aux quolibets de ses condisciples.

Le plus pénible était l'odeur. Aux beaux jours, Ben puait tellement qu'on l'eût dit isolé dans une bulle repoussante. Les enfants, en s'approchant de lui, poussaient parfois des exclamations de dégoût et se pinçaient les narines en grimaçant. Ginette elle-même devait réprimer son malaise lorsque, passant entre les bancs pour dicter un texte aux élèves, elle arrivait près de lui. Ce n'était pas très étonnant quand on voyait sa mère : elle n'était pas très fraîche, elle non plus. Toujours avec ses ongles noirs, ses cheveux gras et ses vêtements tout droit sortis des stocks de l'Armée du Salut.

Lors de la visite médicale, déjà, il avait été estimé que l'obésité de Ben compromettait sérieusement sa santé. Mais les avertissements du médecin à la maman furent sans effet.

Ginette s'était alors tournée vers la psychologue du CPMS⁶. Celle-ci lui avait conseillé d'aborder directement la situation avec la maman. Ginette avait trouvé un peu léger de la part de la psy de lui demander de faire le travail à sa place, mais elle s'était exécutée.

Surmontant sa répulsion, elle avait interpellé la maman à la sortie de sa classe et lui avait fait part de ses inquiétudes.

Madame Lacroix avait fort mal pris la chose. Elle s'était énermée, à la limite de l'impolitesse, affirmant que personne n'aimait Ben. Elle avait accusé Ginette de ne rien faire pour le protéger et d'être incapable de faire régner l'ordre dans sa classe. Elle était allée jusqu'à mettre en cause ses méthodes pédagogiques et ses compétences professionnelles.

Comment avait-elle osé ?

Finalement, l'entretien avait carrément viré à la dispute. Devant les autres enfants et ses collègues, tout cela avait été du plus mauvais effet.

Ginette s'était à nouveau tournée vers la psy. Celle-ci, à contre-cœur lui sembla-t-il, l'assura qu'elle allait inviter la maman à un entretien, tout en précisant que celle-ci était libre de refuser.

La psychologue adressa un courrier à madame Lacroix, demandant à rencontrer son fils et à la voir, elle, ensuite. Madame Lacroix accepta. Ben se rendit à l'entretien sans bien comprendre de quoi il s'agissait.

On lui demanda de dessiner sa famille. Il n'avait jamais connu son père et représenta sa mère et sa grand-mère maternelle, qui habitait la maison voisine de la leur. Comme la psy ne disait pas grand-chose, il meubla le silence en racontant ce qu'il avait vu à la télé et, emporté par son récit, décrivit des scènes d'une violence hallucinante.

Interrogé sur son poids et son rapport à la nourriture, il expliqua qu'il se trouvait trop gros, mais adorait manger et n'arrivait pas à « se priver ». Quant à la maman, elle apparut sur la défensive. La psy attira son attention sur la situation douloureuse de Ben, mais madame Lacroix répondit agressivement qu'elle n'y était pour rien. Ce n'était pas sa faute à elle si les autres enfants étaient méchants, Ginette n'avait qu'à les empêcher de se moquer

6. Centre psycho-médico-social.

de son fils, leurs parents feraient mieux de leur apprendre la politesse, le respect des autres et les valeurs chrétiennes, comme elle le faisait avec Ben. Tout le monde y passa, mais elle-même demeurait hors de cause.

La psy lui conseilla d’emmener Ben chez une diététicienne. Madame Lacroix répondit qu’elle n’avait pas attendu son conseil pour le faire, mais Ben n’arrivait pas à respecter un régime et, de toute façon, tout le faisait grossir. Elle se fâcha ouvertement lorsqu’il fut question d’un suivi psychologique pour elle et son fils ; elle n’était pas folle et ne voyait aucune raison « d’aller déballer son intimité » chez quelqu’un qu’elle ne connaissait pas.

Bref, madame Lacroix fit sur la psy une impression désastreuse.

À l’issue de cet entretien, elle alla retrouver Ginette et les deux femmes tombèrent entièrement d’accord : cela ne pouvait plus durer. D’autant plus qu’à tout cela s’ajoutait maintenant l’absentéisme. Aux certificats médicaux – dont elles ne doutaient pas qu’ils fussent de complaisance – avaient succédé les mots d’excuses de la maman, puis les absences injustifiées. Depuis l’entretien au CPMS, Ben n’était plus allé à l’école et la mère ne s’était plus donné la peine de fournir la moindre explication.

D’un pas décidé, Ginette et la psy allèrent ensemble informer le directeur de leur décision : il fallait signaler la situation aux services sociaux.

Rencontre en forêt

Le Baron avança encore de quelques mètres, jusqu’à ce qu’il ait une vue plus dégagée. Il s’immobilisa, siffla Sam qui filait nez au sol. Le chien fit demi-tour aussitôt et vint s’asseoir à ses pieds. C’était bien une cabane. L’angle du toit et une cheminée se découpaient sur un ciel bleu nuit...

Le Baron s’approcha, changeant d’angle de vue, s’efforçant de ne pas faire de bruit.

Il apercevait maintenant une fenêtre éclairée, un grand rectangle de lumière chaude et vacillante qui, par contraste, lui fit prendre conscience de la pénombre et de la fraîcheur environnante. Il dis-